



LE DIMANCHE DE LA MAMMA

de Mario Caniglia

Fiction documentaire · 11' · 1994

Production : Paris New-York Productions

Interprétation : Carmela Caniglia, Giuseppe Caniglia, Mario Caniglia

Dunkerque, octobre 1993. C'est dimanche, le jour où toute la famille se retrouve dans l'appartement des parents. C'est un moment de retrouvailles mais recevoir c'est aussi du travail. Et chez les Caniglia, c'est la *mamma* qui, seule, s'occupe de tout.

ANALYSE

Se mettant en scène avec ses parents, ses frères et ses sœurs, Mario Caniglia invite le spectateur à passer un dimanche en famille. Un dimanche comme tous les autres, sans éclat singulier, à l'opposé en cela de celui du film d'Ettore Scola *Une journée particulière* (1977), qui s'ouvrait également sur le rituel quotidien d'une mère de famille italienne réveillant peu à peu toute sa maisonnée. Ici, c'est la banalité même de cette journée qui en fait la particularité et qui permet au réalisateur de saisir quelque chose de ce qui fait l'existence, la réalité de ces *mammas* à qui il dédie son film.

Cette réalité, c'est d'abord celle d'un retrait. Il est rare de suivre comme dans *Le Dimanche de la mamma* un personnage principal totalement mutique. Car ce que l'on perçoit en premier lieu de cette mère, c'est son silence. Celui de ses gestes, de ses allers-venues dans les espaces du petit appartement dunkerquois, desquels elle se retire dès qu'occupés par d'autres, avant d'y revenir dès que la place est vide. Ainsi des vagues, et des jours, qui refluent, filent et se ressemblent. Ainsi de ces mères, de ces femmes dont la vie est de donner forme à celle des autres.

Car dans le battement entre la salle à manger et la cuisine, entre la balade dominicale de celles et ceux qui sortent et le café pris seule à table, c'est aussi ce que filme Mario Caniglia : cette mère est l'axe autour duquel l'univers gravite. C'est elle qui lave, dégrasse, range. C'est elle qui modèle les *orecchiette* sans lesquelles le dimanche n'en serait pas un, elle qui donne au quotidien son visage. Dans le seul plan du film réunissant l'ensemble des membres de la famille, chacun défile, traversant le cadre de part en part. Immobile, un enfant dans les bras, la *mamma* est au centre du cadre. Le pilier invisible de ce petit monde.

Si la *mamma* est la gardienne du temple, elle l'est aussi du temps. Ouvrant et fermant le bal, égrenant les jours du calendrier, c'est en effet elle qui veille à ce que la mémoire et le lien à l'histoire de cette famille d'immigrés italiens ne prennent la poussière et sombrent dans l'oubli. Insidieuse, invisible, l'ombre de la disparition et de la mort semble s'inviter à table. En ce dimanche d'octobre 1993, la radio annonce d'ailleurs que Federico Fellini vient de recevoir l'extrême onction. Comme la *mamma* qui au travers des cadres accrochés au mur renoue avec le souvenir des disparus et se signe, le film de Mario Caniglia semble lui aussi, alors que les notes de *Bella Ciao* s'élèvent, regarder la mort en face, conscient qu'il est que tout ce monde est fragile et que filmer est aussi une douce manière de dire adieu.

À QUESTIONNER ENSEMBLE

- Quelle est la place qu'occupe la *mamma* au sein de la famille ? Comment est-elle considérée par les autres personnages ? Comment est-elle filmée par rapport à eux ?
- Au cinéma, le héros est généralement le personnage actif, celui qui fait avancer l'action. Ici c'est bien évidemment la *mamma* qui occupe ce rôle. Mais quelles sont les différences qui distinguent le personnage du héros traditionnel ?
- Dans les films, a-t-on l'habitude de voir avec autant de précision le quotidien d'un personnage dans ce qu'il a de plus simple ? Que produit l'attention particulière que le film porte à ces détails ?
- Dans *Le Dimanche de la mamma*, le réalisateur filme sa propre famille. Mais est-on dans un documentaire ou une fiction ? Quels sont les éléments du film qui pourraient le rattacher à l'un ou l'autre geste ?